

égare, et qui ne confrontent pas assez leurs conceptions avec les conditions réelles de la vitalité des peuples, vous avez mis généreusement au service de la métropole, mais en faveur de la Mère-Patrie menacée, votre or, votre sang, votre enthousiasme, votre patriotique fidélité. Vous vous êtes montrés par là dignes du génie de votre race, parce que vous avez mis en jeu d'immédiats intérêts politiques, pour promouvoir la cause de la justice et de l'Humanité! Vous vous êtes montrés par là fidèles à votre divine vocation: Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Je termine:

Ces leçons, Mes Frères, m'a semblé qu'elles se dégageaient, et dufait que nous commémorons, et de la gravité de l'heure qui sonne ce trois centième anniversaire.

Depuis le clair matin du 24 juin 1615, où le franciscain Denis Jamet célébra en présence de Champlain le sacrifice d'où sortit peut-être notre présente grandeur religieuse et nationale, les apparences de cette île ont changé.

Nos tentes de pierre et de brique, alignées symétriquement le long des rues, ont remplacé le campement nomade des enfants de la prairie. Nos manufactures et nos magasins, nos écoles et nos églises ont chassé devant soi les moissons, comme celles-ci avaient chassé la forêt.

Changement superficiel: La montagne, le fleuve géant, le ciel d'azur, sont restés les mêmes; ils sont ce qu'ils étaient avant toute découverte; ils sont ce qu'ils seront lorsque le désert aura repris ses droits sur ce qui fut notre civilisation. Et le soleil qui éclaire la scène présente, comme il l'éclairait il y a aujourd'hui trois cents ans, l'humble messe du Récollet, aura à peine vieilli! Nous, nous passons!

Mais quand même ces témoins impassibles de nos luttes éphémères devraient subsister des siècles après nous, il est des choses plus durables encore: Nos œuvres! Peuples et individus ne valent que par leurs œuvres! Et leurs œuvres ne valent que par leur fidélité au plan divin. Grande sera la gloire de notre génération au jour des éternelles justices, si par nos efforts nous avons contribué à faire chanter de notre pays: Hic venit in testimonium, et testimonium perhibuit de Lumine. Amen!

FIN.

LA COLONISATION ET LES GENS DE TOUS METIERS

A TRAVERS NOTRE HISTOIRE: LES BATISSEURS DE PATRIE

"Si chacun attend d'un homme ou de tous le salut, demeurant lui-même les bras croisés, nos sommes perdus", a écrit Ollé-Laprune. Il semble que ce soit là ce qui a retardé si déplorablement la colonisation de notre province: tout le monde attend tout du gouvernement et s'empresse de lui jeter la pierre, sans se douter que le gouvernement en accuse probablement d'autres...

Il est intéressant de suivre dans notre histoire le développement des initiatives privées, de voir quels ont été les pionniers de la terre agrandie, les apôtres de la civilisation, les bâtisseurs de patrie. C'est une procession de toutes les classes de la société, c'est la mise en œuvre de tous les systèmes, c'est une leçon vivifiante pour les pessimistes d'aujourd'hui: les moyens employés il y a deux ou trois cents ans se sont répétés et se renouvelleront encore, ici surtout l'histoire est la perpétuelle recommencée.

Sous l'ancien régime, les colons soldats de la Nouvelle-France allaient en canot sur les divers points échelonnés de Québec à la Louisiane, bâtissaient un fort et abattaient la forêt malgré les sauvages et au risque d'être scalpés. C'est l'âge héroïque des planteurs de croix surmontées des armes du Roi de France. Le plus fort, l'unique motif de tout ce dévouement—qui faisant vendre à l'apothicaire Louis Hébert ses maisons de Paris, ainsi qu'il le raconte dans une supplique au roi—c'était le désir de conquête nationale, l'ambition de reculer toujours davantage les limites de la patrie et le règne de l'Eglise. Il serait à souhaiter que ce très noble motif fût encore d'un grand poids dans les rêves d'avenir de notre jeunesse.

En Acadie, pour échapper aux incursions des Bostonnais et pour donner de l'expansion au groupement de Port-Royal, le chirurgien Jacques Bourgeois vend une partie de ses terres et va fonder l'établissement qui deviendra bientôt, sous l'impulsion du Seigneur de la Vallière, la colonie de Beauvasson.

Le tailleur Mélançon La Verdure et Pierre Terriau vont en chaloupe reconnaître et défricher le bassin des Mines, où les rejoignent plusieurs jeunes ménages auxquels Terriau "avance une grande partie du blé et les bestiaux nécessaires aux premiers temps de leur établissement; ils le lui rendirent, quelques années après sans intérêt", remarque l'analyste.

Il est intéressant au possible de suivre les accroissements laborieux de toute cette race de vaillants, dont Rameau de Saint-Père décrit jusqu'aux plus menus détails dans le premier volume de "Une colonie féodale." Le chapitre septième nous montre avec complaisance "Le meunier Thibeauveau qui, âgé de soixante-sept ans, se voyant pourvu de toutes les avances nécessaires et soutenu par sept fils veut lui aussi fonder un établissement nouveau." Au printemps de 1698, il part en grande barque, et pénètre dans les terres jusqu'à la rivière de Memramcook, émerveillé de la richesse et de l'aspect du pays. Il y laisse une partie de son monde, revient à Port-Royal chercher les provisions et les matériaux nécessaires à l'entreprise, raconte aux amis ses voyages et ses rêves, et se voit bientôt suivi par des jeunes gens et des familles entières. Les maisons se groupent, un moulin s'élève, les troupeaux se multiplient, voilà fondés Chipody et Petitcoucidiac, le noyau de l'est du Nouveau-Brunswick.

N'avons-nous pas là le type du colon laissé à ses propres ressources, type reproduit des milliers de fois et qui se perpétue encore? Plus effective et plus encourageante était la colonisation savante des seigneurs du Pays, M. de Boucherville, et les autres, qui allaient recruter les familles dans les campagnes du Poitou, du Perche et de la Normandie, et qui les groupaient en paroisses sur les rives du Saint-Laurent; c'est un système qui réussirait encore de nos jours, si les bailleurs de fonds voulaient bien défricher à leur compte des régions nouvelles en y payant salaire aux sans-travail consciencieux, incapables de prendre pour eux une exploitation qui ne leur fournirait pas tout de suite du pain. Un mouvement de colonisation de ce genre s'est produit encore en 1866, dans le comté de Terrebonne, où l'hon. Edou. Masson conseiller législatif démissionnaire, ouvrait des chemins et installait des familles nombreuses dans la région qu'on appelait encore alors la Mataouin.

On s'émerveille aujourd'hui de voir surgir tout à coup en plein bois, une ville remuante comme La Tuque, dès qu'une usine à pulpe fait son

apparition. Le phénomène n'est pas nouveau: il y a plus d'un siècle, alors qu'il n'y avait peut-être pas trois maisons sur l'Outaouais entre le Lac des Deux-Montagnes et la future Capitale, en 1800, Philémon Wright alla bâtir une scierie à Hull, attira des défricheurs et des hommes de cages, et donna le branle au double mouvement colonisateur et commercial qui a si rapidement peuplé cette région. C'est à lui que M. Sulte attribue la gloire de la découverte et de l'exploitation des sites merveilleux qui environnent la capitale: "Le Colonel By n'est à côté de lui qu'un pygmée près d'un géant."

N'est-il pas admirable, à présent, de voir le marchand de bois devenir un solide apôtre de la colonisation? ne pourront-on pas voir l'histoire se répéter encore? Et, de fait, elle se répète notamment en certaines localités du district de Nicolet où la Cie Savoie fonde en quinze ans une paroisse de douze cents âmes et taille des centaines de fermes sur ses limites à bois, à mesure qu'elle les exploite. C'est un geste patriotique qui mérite d'être signalé, et que certains colons désireraient voir imiter par la Cie McLaren, aux environs de Mont-Laurier...

Voilà bien des façons de s'emparer du sol sans que le gouvernement y prenne beaucoup de part.

J'ai voulu démontrer par des faits tirés de notre histoire qu'on peut agir sans le gouvernement, qu'il ne faut pas se borner à gémir de la malice des temps et s'excuser ainsi de ne rien faire. Le chagrin ne paye pas les dettes, il n'a jamais rien bâti; il faut agir et tout seul, si c'est nécessaire, notre race a trop souffert des beaux discours et de la critique stérile, il n'y a plus une seule faute à commettre.

ALEXANDRE DUPLESSIS.

ACCUSE DE RECEPTION

Montréal, 12 février 1916.

M. Alf. St-Cyr,

Trésorier Général,

Alliance Nationale.

Cher Monsieur—

J'accuse réception de votre chèque de \$1,000. et désire vous remercier pour la promptitude de votre action.

Permettez, en même temps, de faire mention de votre zélé et sympathique Trésorier du cercle St-Joseph, M. Ovila Bourdon, pour l'attention spéciale apportée à ce cas.

Votre toute reconnaissante,

Mme J. L. Crevier.

PENSEES

LA MUTUALITE Pensées Classiques

Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui.

Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
Delille.

* * *

La société serait une chose charmante, si l'on s'intéressait les uns aux autres.

Jules Michelet.

* * *

"Vivre en soi, ce n'est rien: il faut vivre en autrui. A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui? Voilà, chaque matin, ce qu'il faudrait se dire; Et le soir, quand des cieux la clarté se retire, Heureux à qui son cœur, tout bas, a répondu: "Ce jour qui va finir, je ne l'ai pas perdu; Grâce à mes soins, j'ai vu, sur une face humaine, La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine."

Andrieux.